

ANNE SEBBA

WALLIS
LA SCANDALEUSE

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Olivier Lebleu

TALLANDIER

Titre original :
That Woman. The Life of Wallis Simpson, Duchess of York

© Anne Sebba, 2011.

© Weidenfeld & Nicolson, 2011.

© Éditions Tallandier, 2017, pour la traduction en langue française.

48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris

www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-2643-8

Pour Mark...
à ton tour, enfin.

Avertissement

Toutes les notes en bas de page sont l'ajout de l'auteur ; lorsqu'elles émanent du traducteur, elles sont signalées par la mention « N. D. T. ». Ces notes de bas de page sont signalées dans le texte par un chiffre en italique ; les autres notes sont des sources de citation à consulter en fin d'ouvrage. Toutes les citations d'ouvrages produites par l'auteur ont été retraduites par le traducteur, même dans le cas d'une publication française préexistante.

Préface

En 1973, je fus invitée par un membre de la petite aristocratie autrichienne à passer le week-end dans une magnifique demeure des alentours de Vienne, au château d'Enzesfeld.

Rien que le nom m'impressionnait. Toutefois, à 21 ans, je ne m'attendais pas à être marquée aussi durablement par l'épisode historique qui s'était déroulé en ces lieux. À mon arrivée, je fus accueillie par un aréopage de serviteurs en livrée qui, au cours des trois jours suivants, allaient répondre à mes moindres exigences, et à d'autres besoins encore auxquels je n'avais même jamais songé. Sophistiqué et (terriblement) formel, le dîner fut servi dans la salle à manger baronniale pour une poignée d'invités, dont l'acteur allemand Curd Jürgens, qui approchait alors la soixantaine. Plantés aux quatre coins de la pièce, les serviteurs demeuraient imperturbables, tandis que je chipotais sur mon foie gras. Le reste du repas se déroula comme dans un rêve. Ensuite, on me guida le long d'un corridor glacé en pierre de taille, avant de me présenter ma chambre – dix minutes plus tard. Le lendemain matin, mon chevalier servant m'emmena en voiture visiter le domaine, tout en me livrant un récit détaillé des lieux. J'avais pénétré un monde inconnu et jusqu'alors inaccessible. Si j'avais commencé à l'époque à travailler comme journaliste pour Reuters, il m'eût été impossible de traduire cette

visite par une dépêche d'agence. Je ne trouvais pas les mots pour décrire ce que j'avais vu et ressenti. Me manquaient à la fois le contexte historique et la maturité émotionnelle. J'avais cependant compris d'instinct que je jouais là avec le feu, que je pouvais facilement succomber aux charmes d'un tel luxe (et encore, nous parlons ici de carrés Hermès, pas de bijoux de chez Cartier). J'ai souvent repensé depuis à ces trois jours. Mais pas une fois je n'ai regretté ma décision de ne plus revoir mon prince charmant.

Moins de quarante ans plus tôt, ce château avait été le refuge d'un ancien souverain britannique, désormais connu sous le nom de duc de Windsor, immédiatement après son abdication du trône d'Angleterre. Eugène de Rothschild et sa femme Kitty lui avaient offert cet asile tandis qu'il attendait, rongé par l'ennui et une tension nerveuse croissante, que la femme qu'il aimait obtînt enfin son divorce.

Il avait quitté son pays au milieu d'une profonde crise constitutionnelle. Personne ne savait quel serait le sort de cette Europe bruissant sous les menaces de guerre. Mais tout ce dont il se préoccupait, en parcourant les couloirs du château d'Enzesfeld, c'était de pouvoir tapisser sa chambre de photographies de cette femme. Il lui téléphonait plusieurs fois par jour, à grands frais, au château en France où elle se trouvait retenue prisonnière de la même façon. Les lignes fonctionnaient encore mal, ce qui les obligeait à hurler pour se comprendre. Toute personne passant à proximité pouvait ainsi les entendre – sans parler de celles qui étaient payées pour les écouter. Leurs avocats leur déconseillaient vivement de se rencontrer, sous peine de mettre le divorce en péril. Il passa des heures à tricoter un chandail pour sa bien-aimée. De son côté, elle lui envoya des dizaines de lettres, se lamentant sur sa situation et attendant désespérément le moment où le fait de porter son nom la mettrait enfin à l'abri. De toute évidence, rien ne se déroula comme elle l'avait prévu. Noël

passa. Le duc, dont les poches sous les yeux s'élargissaient, trahissant à la vue de tous son manque de sommeil, traînait sa morosité dans l'église du village d'Enzesfeld. Lorsque son hôtesse, Kitty de Rothschild, quitta le château, il ne se montra même pas pour la saluer. Il était toujours privé de la femme à laquelle il avait affirmé son amour devant le monde entier, celle pour qui il avait renoncé à un royaume, celle qui allait divorcer d'un second mari, celle pour laquelle il avait accepté cet exil infernal.

Quarante ans plus tard, le spectacle du château reste toujours aussi clairement gravé dans ma mémoire. Même ceux qui connaissent très peu l'histoire britannique des années 1930 savent au moins qu'un roi abdiqua parce qu'il ne pouvait continuer « sans l'aide et le soutien » de la femme qu'il aimait. Pourtant, beaucoup ont du mal à imaginer qui était cette femme, comment elle put exercer une force magnétique si puissante sur un homme élevé depuis sa naissance dans l'idée du devoir à accomplir envers non seulement la Grande-Bretagne, mais aussi le vaste Empire s'étendant de l'Inde au Canada et jusqu'en Australie – les dominions, comme on les désignait alors.

Parce qu'ils ne parviennent pas à concevoir une telle femme, ils se sont forgé d'elle une image, selon un processus qui a débuté en 1936 et s'est accéléré dans le demi-siècle qui a suivi. Dans le présent ouvrage, je souhaite vérifier si cette image est encore crédible au XXI^e siècle. Autant qu'il est possible, je veux laisser la parole à Wallis Simpson et faire entendre sa voix – aussi « éraillée » fut-elle, selon ses détracteurs. Cette voix ne sera peut-être pas toujours sympathique, mais elle aidera, j'espère, le lecteur à comprendre ce qui, dans son vécu et sa jeunesse, l'a amenée à agir ou à parler comme elle le fit. Au lieu de la diaboliser, j'espère humaniser cette femme, pour l'envisager dans son propre contexte social, historique et géographique. Très simplement, je veux commencer par comprendre quelle sorte de femme elle

était, avant de considérer la situation de crise à laquelle elle fut inextricablement mêlée.

L'argent jouant souvent un rôle important dans cette histoire, je citerai toujours dans mon texte les montants d'autrefois. Pour avoir une idée de leur valeur actuelle, il suffira de multiplier ces chiffres approximativement par cinquante.

Chapitre premier

DEVENIR WALLIS

« *Elle ressemble aux Warfield.* »

Se choisir un nom est un acte fondateur lorsqu'on veut devenir sa propre création. « Wallis » est le prénom androgyne et inhabituel que notre sujet s'arroge et revendique, pour imposer son identité. Par cet acte fondateur, elle ne dit pas seulement : *voilà qui je suis*, mais aussi : *vous ne rencontrerez personne d'autre comme moi. Je suis à prendre ou à laisser*. Et elle vivra sa vie sans jamais dévier de ce principe.

Dès le début, cette femme s'est forgée un personnage puissant, intrigant, unique. En prenant ce nom, elle se construit une identité et s'octroie dès sa jeunesse une liberté dont aucune femme de son époque n'aurait pu rêver. Ce mépris qu'elle affiche pour le traditionnel et l'ordinaire jouera un rôle crucial dans sa destinée. Pour vivre à la hauteur du nom qu'elle s'est choisi, pour se l'attacher solidement, elle va devoir travailler dur. Si son nom de famille changera plusieurs fois, ce prénom restera l'une des rares constantes de son existence.

– Bonjour, je suis Wallis, dit-elle en entrant dans une pièce¹.

« Bessiewallis », voilà pourtant le prénom que ses parents ont choisi pour elle, pour honorer à la fois Bessie, la sœur bien-aimée de sa mère, et l'illustre ami de son grand-père, l'écrivain et législateur Severn Teackle Wallis, notable de Baltimore. Ce dernier

avait été emprisonné quelque temps pendant la guerre de Sécession, aux côtés du grand-père de Wallis, pour avoir soutenu une pétition réclamant la rupture avec l'Union. Mais, par la suite, il fut nommé doyen de l'université du Maryland. Le propre père de Wallis, Teackle Wallis Warfield, porte aussi le nom de cette célébrité locale, dont la statue se dresse aujourd'hui à une extrémité de Mount Vernon Square, la place principale de Baltimore, éclipsée cependant par l'imposante colonne de 600 mètres qui s'élève en son centre en l'honneur de George Washington – le premier des monuments érigés à la mémoire du premier président des États-Unis. Mais la jeune femme rejette rapidement ce « Bessie », le considérant comme un sobriquet juste bon à désigner une vache. « Wallis », en revanche, est un nom d'homme, idéal pour une femme décidée à s'imposer parmi eux.

Wallis ne sera jamais de ces « femmes femmes ». Elle veut sortir de l'ordinaire féminin. Elle est drôle, futée, intelligente et élégante. Ce n'est pas aux autres femmes qu'elle veut se mesurer, mais aux hommes, dans un monde fait par et pour les hommes. Fine observatrice de la comédie des apparences, elle connaît l'importance d'un nom. Bien sûr, elle a vu sa mère passer d'Aly à Alice. Mais ce n'était qu'un geste discret, délicat, à peine remarqué. Le choix du prénom Wallis dans sa jeunesse est la première pièce de cette armure que sa garde-robe et la décoration de ses intérieurs, sélectionnées avec tout autant de soin, viendront compléter dans ses années de maturité. Lors de son troisième mariage, son futur époux, l'ex-roi d'Angleterre (un homme aux patronymes encore plus nombreux) conviera ses amis à la noce en la nommant soudain « Mme Warfield ». Voilà bien un nom qu'elle n'a jamais porté, ni même jamais revendiqué. Mais elle souscrira à cette nouvelle identité afin de protéger l'homme qu'elle a entraîné dans son sillage.

Se définir en choisissant son nom est donc l'un des actes majeurs d'une jeune fille bien décidée à contrôler un monde froid et souvent hostile. Chaque fois que Wallis remporte un succès,

elle ressent de l'apaisement. Elle passera cependant une grande partie de son existence à dépendre de la charité des autres et à affronter de longues périodes de désenchantement, auxquelles elle tentera de réagir diversement.

Il n'existe aucun acte de naissance officiel concernant Wallis. Ce n'était pas une obligation légale dans la Pennsylvanie de l'époque, où elle naquit le 19 juin 1896 (probablement), dans une atmosphère de secret au parfum de scandale. On ne trouve pas davantage de faire-part de sa naissance dans le journal. Seul le lieu n'est pas sujet à caution : une maisonnette en bois connue sous le nom de Square Cottage, située à l'arrière de l'auberge *Monterey Inn* dans la station balnéaire de Blue Ridge Summit. Nichée au sommet de la South Mountain, au col de Monterey Pass, la communauté de Blue Ridge Summit vit son apogée comme lieu de villégiature estivale en ce début de xx^e siècle, suite à son raccordement à la voie ferrée en 1872. Elle s'étend sur quatre comtés (deux sur le territoire de la Pennsylvanie et deux autres sur celui du Maryland) et chevauche la ligne historique Mason-Dixon (qui désigna longtemps la démarcation entre les États abolitionnistes du Nord et ceux du Sud esclavagiste). Ce sens aigu de la construction bipolaire des États-Unis servira à Wallis des années plus tard.

Selon toute évidence, ses parents se sont installés là pour échapper à la chaleur de l'été baltimorien et dans l'espoir de voir s'améliorer la santé du père – mais également pour fuir la désapprobation de leurs familles respectives. Dans ses mémoires, Wallis reste vague au sujet du mariage de ses parents, entre le tuberculeux Teackle Wallis Warfield et la fougueuse, voire volage, Alice Montague – une union qu'aucune des deux familles n'a encouragée.

« Sans mettre leurs familles dans la confiance, ils prirent la poudre d'escampette et se marièrent, selon les versions, soit dans une église de Washington, soit à Baltimore », écrira Wallis soixante ans plus tard². Elle voudrait nous faire croire que

Teackle et Alice étaient mari et femme en juin 1895, âgés tous deux de 26 ans. Mais leur mariage fut, plus vraisemblablement, célébré le 19 novembre, soit sept mois seulement avant sa naissance, ainsi que l'indique une monographie concernant l'église St. Michael & All Angels de Baltimore. Selon ce document, le docteur Ernest Smith, recteur de l'église, fut appelé à officier pour un mariage discret, qui n'attira guère l'attention à l'époque : « En ce jour, Teackle Wallis Warfield prit pour épouse la paroissienne Mlle Alice M. Montague. La cérémonie s'est tenue non pas dans l'église principale elle-même, mais au presbytère sis 1929, St. Paul Street, en présence de plusieurs amis³. »

Cette autre version nous incite à penser *primo* que le mariage fut organisé dès qu'Alice prit conscience qu'elle était enceinte, *secundo* que ce premier et unique enfant du couple fut sans doute conçu hors mariage et *tertio* qu'aucune des deux familles n'y assista. Et peut-être cela nous indique-t-il aussi, d'une manière encore plus significative, qu'à toutes les étapes de son existence, Wallis eut toujours des secrets à dissimuler.

Avec une remarquable légèreté, Wallis racontera plus tard elle-même comment elle interrogea un jour sa mère au sujet de la date et de l'heure de sa naissance, laquelle lui répondit avec impatience qu'elle « se trouvait bien trop occupée à cette période-là pour consulter le calendrier et encore moins l'horloge⁴ ». Il est également possible que l'enfant soit née prématurément, puisque le médecin de famille n'était pas disponible et que le docteur Lewis Miles Allen, jeune diplômé de 22 ans, reçut un appel d'urgence provenant de l'auberge *Monterey Inn* et qu'il mit au monde le bébé d'Alice dans leur chambre d'hôtel.

Les Warfield et les Montague ne s'entendent guère, alors même que ces familles jouissent du même pedigree sudiste irréprochable et qu'elles se rangèrent toutes deux dans le camp de la Confédération durant la guerre de Sécession. Elles descendent chacune d'une lignée ancienne et respectée, dont on retrace l'arrivée en Amérique au XVII^e siècle. On trouve une quantité impressionnante de

Warfield dans le *Domesday Book** et l'un des ancêtres de Wallis, Pagan de Warfield, aurait accompagné Guillaume le Conquérant depuis la France pour combattre à Hastings. De même, les Montague sont les héritiers d'une vieille famille aristocratique anglaise, débarquée en Amérique en 1621, lorsqu'un certain Peter Montague quitta le Buckinghamshire pour s'installer en Virginie sur une terre que lui avait accordée le roi Charles I^{er}. Wallis s'est toujours sentie fière de son ascendance, et à raison. « Pour ceux qui sont prêts à accepter l'idée d'une distinction de classes aux États-Unis, écrit le chroniqueur mondain Alastair Forbes au milieu des années 1970, on peut dire qu'elle est issue d'une origine bien plus élevée que, par exemple, la princesse Grace de Monaco, Jacqueline Bouvier ou encore les épouses Jerome ou Vanderbilt du XIX^e siècle. Selon l'étiquette anglaise actuelle, son rang se situerait en dessous de deux récentes duchesses royales et plutôt au-dessus de deux autres⁵. » Mais les Montague, en dépit de leur ancienne aisance de propriétaires terriens, n'ont plus rien de prospères. Ils sont toutefois beaucoup plus enjoués que les Warfield – une famille politiquement et commercialement active qu'ils jugent parvenue. Ils sont convaincus que leur belle et pétulante Alice aurait pu viser un bien meilleur parti que ce Teackle Wallis. De son côté, le clan solennel des Warfield juge les Montague avec condescendance, et doute que Teackle Wallis soit assez solide pour entretenir une épouse, estimant même qu'il aurait dû s'abstenir d'en chercher une.

Teackle Wallis est le benjamin de quatre frères (l'aîné, Daniel, est mort jeune) et deux sœurs, nés d'Henry Mactier Warfield et de son épouse Anna Emory. Les Emory viennent d'une famille de médecins et, comme tant de citoyens aisés du Maryland, de propriétaires d'esclaves aux sympathies sudistes. Ayant rejoint

* En français, *Livre du Jugement Dernier*, il s'agit de l'enregistrement du grand inventaire des biens mobiliers et immobiliers anglais, voulu par Guillaume le Conquérant et achevé en 1086. (N. D. T.)

l'armée confédérée en tant que chirurgien, le docteur Emory fut affecté à Richmond, en Virginie, jusqu'à la fin de la guerre. L'aîné des fils survivants, Solomon Davies Warfield, est devenu un banquier prospère et éminent, président de la Continental Trust (la première société d'investissement à Baltimore à cette époque), et un millionnaire célibataire jouissant d'un appartement sur la 5^e Avenue à New York – où l'on dit qu'il recevait ses maîtresses. Le deuxième fils, Richard Emory Warfield, a vécu à Philadelphie et prospéré dans le domaine des assurances, tandis que le quatrième, Henry Warfield, s'est occupé d'une ferme à Timonium dans le comté de Baltimore.

Teackle a toujours été de santé fragile. Lorsque à 18 ans il attrape la phtisie (ou tuberculose), on décide, au lieu de l'envoyer se rétablir dans un sanatorium ou sous un climat plus favorable, qu'il devra travailler comme humble commis dans la banque de son oncle à Baltimore – une position que la famille a choisie non pas pour soulager sa maladie, mais dans l'espoir de détourner l'attention de cette tare gênante. Au XIX^e siècle, on sait peu de choses des causes de la phtisie ou des moyens d'en guérir, même si son origine bactérienne est enfin établie en 1882. Cette maladie ne connaîtra aucun traitement définitif avant le milieu du XX^e siècle. Au moment de la naissance de Wallis, elle est répandue, et stigmatisée comme honteuse, en partie parce qu'on la considère comme une maladie de pauvres. L'issue probable est fatale pour au moins 80 % des patients. Après une période horrible de nuits passées dans les suées, les frissons et les toux paroxystiques, la maladie se propage aux autres organes, consumant le reste de l'organisme (d'où son autre nom de « consommation »). Rien donc d'étonnant si Teackle Wallis, phtisique délicieusement sensible mais mélancolique, est apparu comme une perspective désastreuse pour les parents Montague – à savoir William, le père, qui travaille dans les assurances, et son épouse Mary Anne. En effet, les recommandations médicales de l'époque, que le docteur Warfield a certainement dû prodi-